

## Montréal, vous connaissez?

Lise Gauvin

Volume 47, numéro 4 (270), novembre 2005

Paris se *montréalise*-t-il?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauvin, L. (2005). Montréal, vous connaissez? *Liberté*, 47(4), 20–24.

## Montréal, vous connaissez ?

Lise Gauvin

Si Paris se *montréalise*, le Québec reste, dans l'imaginaire des Français, une « province » éloignée et quelque peu archaïque. Ne serait-il pas temps enfin de tourner la page et de se rendre compte que le mode de vie a changé depuis le temps de Maria Chapdelaine ? Qu'une population citadine a peu à peu remplacé l'univers campagnard qui a longtemps servi à caractériser ses habitants ? Deux ouvrages récents, de types fort différents, ont choisi le Québec pour cadre. Il s'agit de *La Belle Province*, nouvel album de la série Lucky Luke signé Laurent Gerra et Achdé, et, d'autre part, de *Sous les vents de Neptune*, roman policier de Fred Vargas. L'un et l'autre de ces textes, abondamment commentés dans les médias, ont atteint un assez large public en France. Qu'y trouve-t-on ? Quelle image du Québec et des Québécois offrent-ils ?

L'album de Lucky Luke situe son histoire au XIX<sup>e</sup> siècle, au moment de la construction du chemin de fer canadien. Il s'agit d'une nouvelle aventure du célèbre cow-boy américain et de son inséparable cheval Jolly Jumper, devenu amoureux au cours d'un rodéo d'une jolie jument québécoise nommée Province. Les deux complices entreprennent de parcourir le Québec à la recherche de la dulcinée et de son propriétaire, qui répond au nom de Mario Bombardier. De nombreuses surprises les attendent. Lorsque le cow-boy arrive au Salon Le Caribou, il découvre une chanteuse aux allures de Céline Dion qui s'égosille sur les paroles de « René, j't'adore ». Quelqu'un ayant osé demander qu'on la fasse taire, une bataille rangée s'ensuit, à coup d'assiettes de poutine, orchestrée par celui qui veut défendre sa blonde et qui ressemble étrangement à René Angélil. On reconnaît là l'une des têtes de turc de l'humoriste Laurent Gerra, qui ne manque jamais d'imiter la chanteuse dans chacun de ses spectacles. Vers la fin de l'album,

il la fait disparaître mystérieusement sur le pont du Titanic. La griffe de l'humoriste apparaît encore avec le personnage de Bernard Levy Strauss, spécialiste des chemises blanches, qui ne parle qu'en citant des philosophes célèbres.

À côté de ces joyeux anachronismes, on rencontre dans l'album des Amérindiens avec casque à plumes qui échangent des fourrures contre de l'alcool ; un certain Américain, MacHabann, qui veut tout acheter et exploite la crédulité générale ; des représentants de la Police montée ; et surtout Marie et Mario Bombardier, des résistants contre l'invasion yankee dont la ferme sera finalement brûlée par des bandits à la solde de MacHabann. Les références à la nourriture sont nombreuses bien que peu variées ; il y est beaucoup question de poutine, de sirop d'érable et de tarte au sucre. Quant à la langue, elle est truffée d'expressions québécoises que l'on traduit parfois par des notes explicatives ou que l'on laisse telles quelles en précisant toujours par une note : « en québécois dans le texte ». Ainsi quand un douanier demande à Lucky Luke ses « papiers de char », une note précise : « véhicule hippomobile à quatre pattes ». Par contre, trois répliques prononcées dans la même image ont droit au commentaire « en québécois dans le texte ». Ces répliques sont : « J'm'en doutais qu'on se faisait enfirouaper ! », « Calice ! Ça va pas se passer de même ! » et « Ben voyons donc ! Et dire qu'aucun homme de loi est dans la place ! » Une autre réplique, qui figure aussi au même endroit, se passe d'explication : « Faites chauffer le sirop d'érable et les plumes ! »

La bande dessinée, mieux que tout autre genre, se prête à la caricature. Celle-ci est menée avec brio, mêlant allègrement temps et espaces. On y voit même apparaître un roi en carrosse et fuyant. À la fin du livre, Lucky Luke, conquis par la fierté de Mario Bombardier, prononce la phrase fatidique : « Alors, vive le Québec libre ». On remarque aussi, à quelques reprises, un discret hommage à la chanson québécoise : un commerce, dont le propriétaire se nomme Leclerc, s'appelle « Le P'tit Bonheur » ; les visages de

Robert Charlebois et de Gilles Vigneault sont reconnaissables parmi les clients du Salon où se produit la chanteuse. Malgré ces clin d'œil à une modernité toute relative, le Québec représenté est celui, folklorique, du « sirop d'érable » et des « plumes » donné en réplique par l'un des personnages. Bien sûr, les cow-boys, par définition, fréquentent peu les villes et le décalage temporel permet de s'en tenir à quelques images d'Épinal. Il n'en reste pas moins que la chanson de Charlebois que cite Province, la belle jument au moment où elle fait ses adieux à Jolly Jumper, « J'reviendrai à Montréal... », constitue la seule référence à un monde autre que rural dans cet album.

Quant au roman de Fred Vargas, *Sous les vents de Neptune*<sup>1</sup>, il se passe en partie à Gatineau, près d'Ottawa. La maîtrise de l'auteure dans le domaine du roman policier n'est plus à démontrer. Qui a lu les romans antérieurs de Vargas connaît déjà le sympathique commissaire Adamsberg, toujours à l'affût de quelque mystère à élucider. Dans *Pars vite et reviens tard*, son avant-dernier récit, la romancière avait choisi de construire son intrigue autour de messages en ancien français annonçant l'arrivée prochaine de la peste. Cette fois-ci à nouveau, il est question de langue, mais dans un tout autre sens.

L'équipe dirigée par le commissaire reçoit la mission d'aller faire un stage ADN à Gatineau, auprès de la Gendarmerie royale du Canada. Les cours préparatoires du groupe consistent en quelques mises en garde. Il faudra surtout éviter de rire de l'accent des Québécois et éviter toute ironie facile car : « Les Québécois tiennent la France pour le pays-mère, mais ils n'apprécient guère les Français, et ils s'en méfient. Ils les trouvent hautains, méprisants et railleurs, à juste titre, comme s'ils prenaient le Québec pour une basse province de ploucs et de bûcherons » (p. 108). Voilà qui est clair et plein de bonnes intentions.

---

<sup>1</sup> Paris, Viviane Hamy, 2004.

À peine arrivé, Adamsberg se rend compte que la ville dans laquelle il est descendu ne ressemble en rien à l'idée qu'il se fait d'une ville. Quand il demande où sont les restaurants et les bars, on lui répond que le centre-ville est à cinq kilomètres de là et qu'il faut prendre son *char* pour s'y rendre. Et tout le récit de se construire sur des dialogues assortis d'expressions dites québécoises dont on a du mal parfois à trouver la provenance. Que signifie : « Moi, je vais jamais agousser les filles dans le centre-ville » ? Ou encore : « On va pas bécopper des heures sur les femmes » (p. 139), « achaler le feu » (p. 375) ? Ce qui est surtout singulier est l'effet « répertoire » ainsi produit. Chaque question se construit sur la redondance du pronom (« tu veux-tu ») et on ne peut faire un pas sans dire que l'on se « mouve ». L'argent se désigne par des « piasses » et, bien entendu, les autos se disent « chars ». On fait aussi une abondante utilisation de tournures imagées. À titre d'exemple, cette introduction haute en couleur du surintendant Laliberté, responsable de l'équipe canadienne :

Chacun de vous s'amanchera avec l'un des membres de la Brigade de Paris, et on changera les paires tous les deux ou trois jours. Allez-y de tout cœur mais menez-les pas tambour battant pour vous faire péter les bretelles, ils ne sont pas infirmes des deux bras. Ils sont en période d'entraînement, ils s'initient. Alors formez-les au pas de grise pour commencer. Et faites pas de l'esprit de bottine s'ils ne vous comprennent pas ou s'ils parlent autrement que nous. Ils sont pas plus branleux que vous autres sous prétexte qu'ils sont français. (p. 132-133)

L'accumulation des particularismes crée un effet caricatural qui dépasse largement le cadre du pittoresque recherché. Les Québécois sont ainsi présentés comme produit d'un curieux mélange de haute technologie, de générosité souriante et de langage folklorique, à la limite de l'intelligible. Quant à Montréal, elle n'est évoquée que furtivement, à l'occasion d'un concert d'abord, puis comme lieu de refuge provisoire d'Adamsberg.

L'un et l'autre de ces ouvrages reste tributaire des archétypes qui ont toujours servi à désigner le Québec. À quand de nouvelles images et des visions plus modernes qui, cette fois, désigneraient des réalités urbaines et se passeraient du sirop d'érable et des chars? ce dernier mot ne s'entendant plus ailleurs que dans le vocabulaire des Européens voulant imiter le langage québécois.

Le Québec — que l'on persiste à désigner sous le nom de Canada — reste pour les Français un lieu mythique, porteur des espoirs les plus extravagants. Dans plusieurs films récents, il est question de partir au Canada pour refaire sa vie, devenir autre, ou simplement échapper à certains problèmes. Une femme divorce-t-elle? Elle se réfugie à Montréal. Un homme a-t-il des ennuis dans son travail? Il quitte tout et s'envole avec Air Canada, une valise sous le bras. Comme dans les contes de fées, on se garde bien de révéler la suite de l'histoire.

Ce qui me gêne dans la plupart de ces représentations, c'est leur aspect désespérément cliché. Un magazine offert par la Société nationale des chemins de fer français annonce un séjour outre-atlantique avec comme attraction irrésistible une excursion en traîneaux à chiens. Ainsi se développe une industrie du voyage fondée sur un exotisme aussi spectaculaire que faux. Je n'ai jamais rencontré pour ma part un seul Québécois qui ait déjà fait un parcours en traîneau à chiens... Vivement d'autres films, tels *Les invasions barbares*, dont l'un des effets, et non le moindre, est de remettre les pendules à l'heure et de modifier la perception que les Européens ont du Canada et du Québec. Les grands espaces, les forêts et l'hiver existent toujours, certes, mais on n'y rencontre que très rarement des coureurs des bois et encore moins souvent des Amérindiens avec des flèches dans leurs carquois.